

Le jour de la mort d'Amir

Patrick Nicol

Number 69, Summer 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85847ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

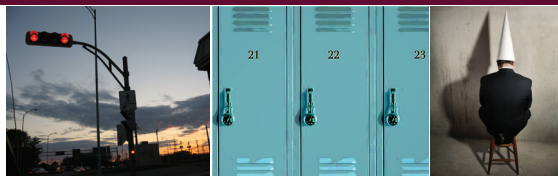
1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nicol, P. (2017). Le jour de la mort d'Amir. *L'Inconvénient*, (69), 4–6.



LE JOUR DE LA MORT D'AMIR

Patrick Nicol

De plus en plus, les signes se refusent à moi. Ils gisent ou se dressent, illisibles. Un collègue fait un geste de la main. Je ne comprends pas. L'employé de la cafétéria laisse avec un crayon une trace sur la boîte qui contient mon repas. Je vois une ligne, ronde puis pointue. Une tache mince et longue. La fille à la caisse y reconnaît le chiffre qui désigne ma pitance et poinçonne en conséquence.

Je me souviens très bien du jour où Amir est mort. C'était un 14 février et on annonçait la tempête du siècle. Ce soir-là, les Canadiens jouaient exceptionnellement au centre Vidéotron. Contre l'Avalanche avec Patrick Roy derrière le banc. Il portait, comme Guy Lafleur à la fin de sa carrière, un chandail des Nordiques. Comme la moitié de la foule dans l'aréna. Comme le quart de la ville de Québec. Des milliers de personnes, là-bas, avaient enfilé le maillot bleu pour regarder le match à la télé. Elles s'étaient réunies autour d'un bol de quelque chose et de bouteilles aussi. De la Coors Light ou quelque produit local au nom rafraîchissant. La Pitoune. L'Habitant. La Chipie.

Depuis des jours, sur les cartes projetées à la télé, des icônes survolaient les Prairies, les Grands Lacs puis l'Ontario. Des boules de ouate, des vaches au ventre lourd, des fantômes. L'accumulation à prévoir était sans précédent dans l'histoire récente. C'était le 12, puis le 13 février. Le 14 au matin, je me suis réveillé avec l'impression d'avoir oublié quelque chose. Le fait, peut-être, que nous n'étions pas en sécurité, ou qu'un malheur n'arrive jamais seul. Sur ma table, au déjeuner, un carton rouge découpé. On aurait dit une paire de fesses qui se terminait en bas par une pointe. J'oubliais que dans le malheur nous ne sommes jamais seuls.

J'ai annulé mon cours et regardé la neige tomber. Le cégep, lui, a décidé de poursuivre ses activités. Comme l'uni-

versité. Comme la plupart des employeurs et les gens qui accouchent, ceux qui meurent et ceux qui ont tant besoin de lait ou de tabac qu'ils ne peuvent reporter un voyage à l'épicerie. J'avais un peu envie de suivre la tempête à la télé. J'ai plutôt dormi une partie de l'après-midi.

Ça m'arrive souvent. La soudaine étrangeté. Un soulier, par exemple, échoué au milieu du salon. J'ignore d'abord ce que c'est, puis à qui il appartient, puis ce qu'il fait là, au milieu du salon, comme si son maître s'était évanoui et avec lui la seconde chaussure. Les lunettes là-bas. Peut-être font-elles partie de cet ensemble disparu ? Elles me vont à la perfection.

Je ne suis pas inquiet. J'ai toute ma tête. Ce n'est pas l'âge. J'ai peur souvent.

J'ai été réveillé à l'heure du souper par le téléphone. Appel manqué à cause surtout du temps que j'ai mis à chercher l'appareil perdu sous moi dans les fentes du divan. Je n'ai pas pris la peine d'écouter le message ni même de vérifier qui avait appelé. Ce que j'imaginai, je ne pouvais y croire. Alors pourquoi mettre un nom sur ma déception. J'ai dormi encore un peu. La faim m'a réveillé.

Il faisait maintenant noir, mais dehors une épaisse couche de blanc semblait vouloir empêcher la nuit de tomber tout à fait. Le sol blanc, le ciel couvert et l'air saturé de flocons, tout conspirait à confirmer les mises en garde des derniers jours. Nous avions la tempête du siècle, siècle pourtant jeune et encore bien incertain, j'ai pensé, quant à son avenir météorologique. J'ai consulté mon téléphone quelques secondes avant qu'il ne sonne. Cette fois, j'ai pris l'appel.

- Je vais bien. Ne sois pas inquiet.
- Je ne suis pas inquiet.
- Tu as vu le temps ?
- Ça fait peur, un peu.

– Est-ce qu’Amir a appelé ?

– Non.

J’ai regardé un peu de hockey. Je ne sais pas ce qu’ils essayaient de recréer. Patrick Roy massif, les bras croisés sur le blason d’une équipe morte. Les joueurs en blanc portaient au dos de leur maillot des noms qui en moi n’évoquaient rien. Les animateurs employaient des expressions comme le « Tricolore », la « Vieille Capitale », la « rivalité de la 20 », les « anciens Nordiques », le « massacre du Vendredi saint ». Pour moi, seules étaient surgies intactes du passé la couleur des maillots et les publicités de Ford ; et celles-ci exclusivement, à cause du poids, à cause du coût et de la solidité du produit qu’elles annoncent, pouvaient prétendre à quelque forme de permanence. Patrick Roy donnait des grands coups de poing dans la paroi derrière lui. Je me suis inquiété un moment pour le logo de Subway qui y était appliqué. N’allait-il pas décoller ? Ou voir ses lettres une à une enfoncées dans le mur, édentié jusqu’au bégaiement, puis au silence ?

Ce focus inégal, ça me frappe aussi. Si bien connaître une marque, en ignorer une autre. Pareil pour les personnes. Je veux dire les anonymes que je croise au travail. En venir presque à leur parler tant ils sont familiers et en même temps ne jamais reconnaître celui qui, tous les jours, monte avec moi dans l’ascenseur. Et ne savoir ni des uns ni des autres à quel point ils sont dangereux.

Ce soir-là, toute la province, graduellement, s’est trouvée paralysée. Les autos sont restées prises dans les côtes, les boulevards ont été obstrués par la neige. Sur certaines autoroutes, les voitures se sont carrément arrêtées. Les gens ont dû éteindre leur moteur, leurs phares et leur chaufferette, entamer une attente dont ils ignoraient la durée. Il ne faisait pas si froid. Moins deux, moins cinq, peut-être. La neige lourde et collante formait des masses gluantes qui montaient le long des véhicules immobiles, des camions inutiles, des charrues et des remorqueuses incapables de se frayer un chemin dans le désordre et le cumul.

Quand on était jeunes, il y avait cette activité, au moins deux-trois fois par hiver : pousser des chars. On se promenait dans les rues enneigées, cherchant les voitures embourbées pour aider leurs propriétaires à sortir de leur cour ou à s’extirper du banc de neige où ils avaient glissé. Après les années de traîne sauvage, longtemps avant celles où on choisit de ne plus sortir, il y avait eu cette activité : déprendre les autres.

Tranquillement, la neige a fait sentir son poids sur les branches et les fils. À certains endroits, le système électrique a cédé. Des poteaux se sont couchés dans les rues, parfois sur des véhicules remplis de passagers. La nuit soudain s’est obscurcie. La neige produisait la dernière lumière et avalait tous les bruits. Des fils sectionnés se contorsionnaient dans la gadoue.

Je suis un imbécile. Un innocent somme toute inoffensif. Une fois sur deux j’oublie de mettre les poubelles au chemin. Une fois sur deux, quand mon amoureuse me jette un certain regard, je néglige de réagir. Mais quand j’entends devant ma maison les roues d’un véhicule qui shire, le son aigu d’une mécanique qui tourne à vide, au moins, je regarde dehors et

me demande s’il n’y a pas là, juste là, quelqu’un que mon aide pourrait soulager.

Quelque part, un haut gradé de la police était assis dans un bureau, attendant l’heure de son rendez-vous. Les fenêtres se couvraient de neige à mesure que le soir s’épaississait. Il avait ce jour-là des contrats à signer et le notaire, ralenti peut-être par la tempête, tardait. Alternativement, le policier regardait sa montre et la fenêtre, parfois son téléphone. Il était en charge du réseau routier qui tendait vers la paralysie, mais il avait, ce soir-là, des affaires personnelles à mener, des affaires autres que de rassurer, réchauffer et éventuellement secourir les personnes prisonnières de leur voiture.

Autre part, les mafias du remorquage et du déneigement comptaient leurs sous. Combien de sorties cette année ? Combien de temps pour dégager toutes les voies encombrées ? Quel profit y aurait-il à tirer à rester au chaud dans les garages plutôt que de s’aventurer dehors, là où les camions brûlent de l’essence et grugent leur amortissement ? Le soir du 14 février, certains patrons de certaines compagnies n’ont pas jugé bon de mobiliser leurs employés.

Nulle part l’État. Coordinateur, protecteur, agent. Mandaté, exécutant. Chien de garde, vigile, ultime répondant. Responsable, imputable. Nulle part l’État n’a répondu à l’appel. Nous étions captifs de la tempête. Certains d’entre nous mourraient. Le centre Vidéotron était une bulle de lumière où continuaient de s’acharner quelques humains, éclairés à la génératrice, crinqués à la bière pour les uns, aux amphétamines pour les autres. Le score était de zéro à zéro après deux périodes et la ville de Québec, en entier, était privée d’électricité.

Pourquoi Amir ne m’appelait-il pas ? M’en voulait-il encore, me haïssait-il déjà ? Je regardais les joueurs s’agiter sur la glace et ne pensais qu’à mon ami couché dans un lit bleu, dans une chambre verte, perdu dans un fouillis de tubes. Il pleurait, la dernière fois que je l’avais vu.

– Ne t’inquiète pas, je pleure souvent.

– Oui, je comprends.

– C’est les médicaments.

– Je te crois. Je reviendrai peut-être demain, appelle-moi s’il y a quelque chose.

Ça faisait maintenant une semaine. Pourquoi n’appelait-il pas ? L’arbitre a refusé un but à l’équipe locale qui pour l’occasion était celle du Colorado.

Il n’y avait plus de bruit. Contrairement à Québec, ma ville était restée éclairée, mais ses habitants semblaient avoir été débranchés. Rien ne bougeait sinon la neige, les fils et les arbres agités par le vent. J’imaginai là-bas les télés mortes au milieu de la partie de hockey, les amateurs frustrés tenus au courant du déroulement de la partie par leurs amis qui avaient réussi à obtenir des billets ou par les applications installées sur leur téléphone. Certains, par colère ou désœuvrement, étaient sortis marcher dans les rues encombrées. Le match est allé en prolongation et s’est terminé en fusillade. Les Canadiens ont gagné. Amir n’a jamais appelé.

Je lis très peu les journaux. Ma télé semble coincée toujours aux mêmes chaînes. Quand parfois un message qui ne m’était pas destiné m’atteint, je ferme les yeux, frissonne,

L'INCONVÉNIENT

félicite ses artisans
pour leurs prix et distinctions !

- UGO GILBERT TREMBLAY

lauréat - meilleur essai critique
prix d'excellence de la Sodep 2017

- PATRICK NICOL

lauréat - meilleur texte de création en prose
prix d'excellence de la Sodep 2017

- MARIE-ANNE LETARTE

finaliste - texte sur une œuvre artistique
prix d'excellence de la Sodep 2017

- MATHIEU K. BLAIS

finaliste - poésie
prix d'excellence de la Sodep 2017

- DAVID HIMBERT

lauréat - reportage / actualité
prix Lux Infopresse 2017

Lisez leurs textes en ligne !
www.inconvenient.ca

remue la tête comme si un vent froid venait de me surprendre. Dans la rue, je ne reconnais plus ce qui impatient un homme, exaspère une femme. Je suis incapable de prévoir le temps, cela va de soi, mais les gens non plus. Mais ce n'est pas mon travail, à moi.

La sortie des stationnements autour du centre Vidéotron était bloquée. Une demi-douzaine de camions-remorques, abandonnés, bloquaient le passage. La foule, frustrée par la défaite et comme éblouie par le contraste des lumières, s'est retrouvée dehors, fébrile, vite mouillée par la neige visqueuse, et dans l'impossibilité de transférer son surplus d'énergie au moteur des voitures. Les autobus non plus ne roulaient plus. Ils étaient des milliers, tous perdants, comme floués d'une revanche tant attendue, échoués dans la rue livrée à une forme statique de chaos. Ceux qui avaient quitté leur salon les ont rejoints dans l'aura lumineuse de l'aréna. Des vagues se sont formées, groupes naturels agglutinés autour de meneurs indistincts, elles sont sorties des stationnements pour prendre les rues d'assaut.

Plus tard, les gens expliqueraient. On aurait dû voir venir. Moi, je n'avais rien vu d'abord, et n'ai rien compris ensuite. Amir dans son lit qui pleure et qui n'appelle pas. Les journaux qui crient et moi qui ne lis pas. La façon dont mes amis pestent contre le port du voile. Les annonces de bière, les chroniqueurs, les émissions où des barbus retournés à l'état sauvage cherchent de l'or au volant de camions immenses. Amir qui meurt depuis trois mois. Tous les signes me niaient. Mais d'autres personnes, sûrement, sont compétentes en ces matières.

Qu'allaient-ils faire de leurs bras, de leur force, de la juste colère qu'engendre la spoliation ? Les spectateurs sortis de l'amphithéâtre ou de leur salon remontaient les files de voitures arrêtées, espérant repérer le nœud du problème. Le dénouer. Un chauffeur de camion-remorque a été tabassé. Celui-là n'avait pas quitté sa cabine alors que les autres étaient allés se cacher parce qu'ils conduisaient sans permis ou transportaient de ces matières illégales qui toujours circulent et jamais ne sont inspectées. On tapait sur le toit et le capot des voitures. Les gens ouvraient leur portière – les vitres étaient glacées – croyant qu'on leur apportait de l'eau, des couvertures, des nouvelles. Des véhicules ont été pillés, vandalisés, trente voitures ont été renversées. Une femme a été violée en pleine rue, enfermée dans son VUS, la tête coincée sur le siège de bébé.

Mon téléphone a sonné, il était près de minuit.

– Amir est mort.

– Ah bon ?

– J'ai parlé à sa mère. Il est parti pendant la soirée. Assez doucement.

– OK.

– Il a dit quelque chose pour toi.

– Pour moi ?

– Va falloir que tu demandes à sa mère.

– Pourquoi il a pas appelé ?

– Il voulait pas déranger... Il voulait pas que tu prennes la route, surtout. Tu conduis pas super bien.

On a ri, un peu. Après on a pleuré. ■